



Katia Ghosn (dir.)

Rachid El-Daïf
Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation

Demopolis

Introduction. Le roman de Rachid El-Daïf à l'ère de la globalisation

Katia Ghosn

DOI : 10.4000/books.demopolis.1728
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2016
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
EAN électronique : 9782354571511



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GHOSN, Katia. *Introduction. Le roman de Rachid El-Daïf à l'ère de la globalisation* In : *Rachid El-Daïf : Le roman arabe dans la tourmente de la modernisation* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2016 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/demopolis/1728>>. ISBN : 9782354571511. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.demopolis.1728>.

Introduction

Le roman de Rachid El-Daïf à l'ère de la globalisation

Katia Ghosn

L'œuvre de Rachid El-Daïf est communément désignée comme appartenant au « roman de la guerre civile », à laquelle elle fait largement écho. Or, il est à notre sens vain d'essayer de circonscrire une littérature spécifiquement libanaise. Certes, la guerre civile avec son lot de déchirements entre les communautés religieuses et de massacres sanglants a profondément marqué l'esprit des romanciers libanais contemporains. En brisant les repères identitaires, en désintégrant les structures d'un État né arbitrairement des accords conclus entre les pays vainqueurs de la Première Guerre mondiale, la guerre civile a dissipé à jamais l'illusion d'une exception libanaise, celle d'un pays oasis qui ne serait rien moins que « la Suisse du Moyen-Orient ». Cet effondrement a donné naissance à une « littérature de la guerre¹ » (*adab al-ḥarb*). Cependant, le Liban n'a jamais cessé de faire partie du continuum géographique, historique, culturel, politique, économique du monde arabe, du Machreq en particulier avec lequel il partage depuis les indépendances nationales bien des malheurs. La guerre civile elle-même fut aussi la conséquence de bien des conflits régionaux et oppositions d'intérêts internationaux. Elle eut dès le départ partie liée avec le problème palestinien, la nationalisation du canal de Suez, la guerre des Six Jours, et plus récemment avec le bras de fer entre le premier pays pétrolier sunnite de la région, l'Arabie saoudite, et l'Iran, instigateur de la révolution chiite de 1979, pour ne mentionner que ces quelques épisodes clés. Rassembler un

1. Cf. Abdū Wāzin, *Riwāyat al-ḥarb al-lubnāniyya* (« Le Roman de la guerre libanaise »), Dubaï, Dār al-Ṣadā, 2009. Voir également, Ilyās Khūrī, « Al-riwāya, al-riwā'ī wa-l-ḥarb, wa kayfa taṣīr al-ḥikāyāt riwāya » (« Le roman, le narrateur et la guerre ou comment les histoires deviennent fiction »), in *Al-Ṭarīq*, n° 1, janvier-février 2001.

certain nombre d'œuvres littéraires sous l'étiquette « roman de la guerre » ne doit donc pas pour autant impliquer la croyance idyllique en une entité libanaise organique (*al-kiyān al-lubnānī*). Depuis les années 1980, la critique en théorie littéraire reconnaît l'émergence d'un « nouveau » roman arabe, né à la fin des années 1960 et plus précisément après 1967, année de la défaite cuisante des Arabes face à Israël. Ce nouveau mouvement est en rupture avec l'existentialisme des années 1950 et 1960 et la littérature de l'engagement. Il rompt également avec le romantisme et avec le courant réaliste dont Najīb Maḥfūz (Naguīb Mahfouz) est le principal représentant. Ainsi que le dit Walid Ḥamarnēh, « les années 1960 ont vu le développement d'une nouvelle phase expérimentale de la fiction arabe, manifeste dans les œuvres aussi bien de la jeune génération que de la moins jeune »². [*The 1960s witnessed the proliferation of a new experimentation phase in Arabic fiction that was manifest in the works of both the younger and older generation of writers*].

Fabio Caiani observe avec justesse dans son ouvrage *Contemporary arab fiction, innovation from Rama to Yalo*³ que l'année 1967 apparaît par une sorte de « convention » apte à simplifier une approche historique et littéraire complexe qui n'occulte pas l'impact d'autres événements tout aussi déstabilisateurs que la guerre civile libanaise.

Parler d'une littérature « après 60 » — au sein de laquelle le roman libanais est largement représenté — a le mérite de proposer une dénomination plus large et de mettre l'accent sur l'interconnexion de la littérature libanaise contemporaine avec le contexte environnant, comme avec le monde globalisé.

D'ailleurs, l'œuvre de Rachid El-Daïf témoigne du tiraillement entre la culture « nationale », enracinée dans des traditions et des

2. Walid Ḥamarnēh, « Some Narrators and Narrative Modes in the Contemporary Arabic Novel », in *The Arabic Novel Since 1950: Critical Essays, Interviews, and Bibliography*, Cambridge, Dar Mahjar Publishing and Distribution, 1994, p. 210. La traduction est de nous.

3. Fabio Caiani, *Contemporary Arab Fiction. Innovation from Rama to Yalo*, London and New York, Routledge, 2007. « We can see 1967, the year of the naksa, as a turning point in literary orientation throughout the Arab world, when the prevalent mode of realistic writings starts to seem inadequate to portray a rapidly changing reality and a general identity crisis. Like all such generalizations, this one must be taken as no more than a convention to simplify presentation of a complex historical reality. [...] Other historical events also played an important role in destabilizing the writer's worldview and self-perception: It is impossible to ignore the impact (especially on Lebanese authors) of the long Lebanese Civil War and the gradual destruction of Beirut, once a vibrant cultural center for the whole Arab world, and of the many Gulf wars which destabilized Iraq » (p. 9)

valeurs « orientales » et une culture « occidentale » et mondialisée. Dans *Learning English*⁴ (« Apprendre l'anglais ») dont rien que le titre traduit le désir d'apprendre la langue dominante, le narrateur, du nom récurrent de Rashid, observe : « le Liban, aujourd'hui, est devenu comme une seule ville ; le monde entier est devenu comme une seule ville⁵. » La langue française qu'il avait apprise à l'école et qui lui avait ouvert les portes de l'université française à une époque où la révolte étudiante de mai 1968 incarnait les valeurs modernes, n'est plus celle du monde d'aujourd'hui :

Ma seule lacune, « culturellement parlant », c'est l'anglais. C'est un problème qui ne m'est apparu comme tel que récemment, il y a de cela quelques années seulement. Avant, pour mes amis comme pour moi-même, l'anglais ne nous était absolument pas nécessaire pour vivre notre modernité, notre révolutionnarisme, notre lutte à tous les niveaux, politique, social, revendicatif, etc. Le français suffisait et nous étions contents ainsi. Dans une certaine mesure, c'était même l'anglais qui pouvait empêcher ceux qui le pratiquaient de progresser. L'anglais — ou plutôt l'américain — c'était la langue de l'ennemi, la langue de l'exploitation, de la domination, de l'arrogance, de la superficialité intellectuelle, du pragmatisme... C'était la langue de l'argent et du commerce, pas celle des paradoxes subtils, ni celle de l'avenir, ou de l'égalité et de la justice sociale, non plus que celle de la théorie émancipatrice et de la véritable conscience. Le français incarnait toutes ces valeurs, il nous donnait plus de confiance en nous-mêmes pour assumer notre histoire, notre politique, les différentes manières de prendre en main notre destin pour orienter le cours de l'histoire comme nous l'avions décidé⁶.

L'apprentissage de l'anglais est donc, pour lui, une façon de poursuivre l'émancipation envers les formes de dépendance dans lesquelles ses frontières nationales, politiques et linguistiques le maintiennent. Pour avoir quelque chance de survivre dans un monde internationalisé, le passage à l'anglais s'impose. La confrontation des cultures, Rachid El-Daïf l'aborde également dans son autre roman *Ok, ma'a al-salāma*⁷ (« *Ok, au revoir* ») : pour séduire et garder sa maîtresse anglaise d'origine

4. Rachid El-Daïf, *Learning English*, Dār al-nahār, Beyrouth, 1998. Nous n'utiliserons pas la translittération (*Lirning English*) et garderons « *Learning English* », le titre de la traduction française du roman. Pour la traduction, nous reprenons celle de Yves Gonzales-Quijano, *Learning English*, Arles, Actes Sud, 2002. Le numéro de la page renvoie au texte arabe.

5. *Ibid.*, p. 21.

6. *Ibid.*, p. 16-17.

7. Rachid El-Daïf, *Ok, ma'a al-salāma*, Beyrouth, Riad al-Rayyis, 2008.

libanaise, de vingt ans sa cadette, qui travaille dans une entreprise internationale et est passionnée de films américains, il lui fallait à tout prix apprendre l'anglais. De même, le rapport ambigu à la mondialisation tourmente le narrateur de *Tiṣṭifil Meryl Streep* (*Qu'elle aille au diable, Meryl Streep!*). Les premières lignes du roman le décrivent assis avec son épouse devant la télévision — de marque Sony — en train d'écouter Georges W. Bush annonçant « la naissance du nouvel ordre mondial⁸ ». La diffusion de certains programmes sans sous-titrage énerve Rashshūd (diminutif de Rashīd en arabe): « supposent-ils que tous ceux qui regardent ces programmes connaissent l'anglais? La mondialisation signifie-t-elle que nous faisons déjà partie du territoire américain⁹ [...]? »

Le déclin des valeurs de la modernité portées par la France depuis les Lumières, l'emprise d'une nouvelle culture venue d'Amérique ainsi que l'informatisation à grande échelle des sociétés alimenteront son rêve d'un territoire global où le métissage culturel, choisi et partagé, favoriserait la dissolution des violences et la naissance d'une internationalité réconciliée.

Mon rêve, mon obsession, c'est de pouvoir rencontrer toutes sortes de gens avec qui j'entrerai en contact, faire la connaissance de personnes que je ne connais que de nom, que j'estime, dont j'apprécie les idées et avec lesquelles j'ai l'impression de partager un même espace, un même temps, un même « territoire », les mêmes valeurs. J'ai toujours pensé — et je continue à le faire — qu'il nous faut parler, ensemble, de ce lieu où nous nous trouvons (ce qu'on appelle dans le langage contemporain le territoire national, le sol de la patrie...), aborder tous les problèmes liés à cela, surtout après l'introduction d'internet et ses développements prometteurs. J'ai toujours eu la certitude — et je continue à l'avoir — que nous sommes nombreux à partager le même territoire, et que ce qui nous réunit est plus important que ce que l'on peut trouver entre deux voisins, deux personnes appartenant à la même communauté, à la même nation, à la même confession, à la même religion, simplement parce que les circonstances ont voulu qu'il en soit ainsi. Donc, j'apprends l'anglais parce que c'est aujourd'hui le moyen qui permet le mieux d'atteindre ce résultat, et non pas nécessairement parce que j'aime cette langue, ou parce que je considère qu'elle a plus de mérites qu'une autre. Et pas davantage parce que je détesterais les autres, ou que je leur accorderais moins de valeur. Mais, aujourd'hui, c'est l'anglais, et pourquoi ne pas l'utiliser

8. Rachid El-Daïf, *Tiṣṭifil Meryl Streep*, Beyrouth, Riyāq al-Rayyis, 200, p. 9.

9. *Ibid.*, p. 57.

comme instrument d'unification, de rapprochement, de connaissance et même de confrontation entre les peuples, sans chauvinisme national, culturel ou autre? Tout simplement¹⁰.

Dans cet espace mondial, l'internet est un outil incontournable que Rashīd apprend rapidement à maîtriser, tout comme il a appris, pour être un homme contemporain — ce qu'il désire par-dessus tout — à accompagner les nouveaux progrès technologiques et les évolutions des idées:

Je ne peux pas supporter de ne pas être de mon temps. J'ai toujours été ainsi, contemporain: pour la vague arabiste progressiste et modernisatrice, pour la nouvelle poésie et ses innovations formelles, pour le marxisme... Parfaitement à l'aise en français, j'ai été structuraliste et j'appartiens maintenant à ce que l'on appelle la « postmodernité ». Je me suis acheté un ordinateur très sophistiqué, j'ai un abonnement à Internet, et bien entendu une adresse électronique¹¹.

Cependant, l'Amérique fantasmée représente-t-elle vraiment ce territoire ouvert où les individus partagent les mêmes valeurs et la même langue et communiquent sans contrainte? Michael Hardt et Antonio Negri ont montré dans leur livre *Empire*¹² que sous des apparences d'harmonisation et d'homogénéisation, l'Empire cache des structures d'exploitation et des rapports de domination. Auparavant, Erich Auerbach avait mis en garde contre le processus d'homogénéisation et de concentration induit par la domination croissante de l'anglais: « Si l'humanité parvient à survivre aux bouleversements qu'entraîne un processus de concentration si brutal, si impétueux et si mal préparé dans les consciences, il faudra s'habituer à l'idée que, sur cette terre organisée de façon homogène, seule une unique culture littéraire, voire, dans des délais relativement courts, seuls quelques rares langues littéraires, bientôt une seule, peut-être, resteront en vie¹³. »

Dans *Learning English* et dans *OK ma'a al-salāma*, Rashīd est — comme Rachid l'auteur — un professeur d'université. La bataille de l'anglais ainsi que la recherche d'une extraterritorialité traduisent un

10. *Learning English*, op. cit., p. 132-133. Le terme « territoire » est écrit en français dans le texte. Sur ce sujet, cf. Katia Ghosn, « Recherche identitaire et quête de territoire dans *Learning English* de Rašid al-Ḍa'if », *Arabica* 62, Brill, Leiden, 2015, p.688-711.

11. *Ibid.*, p. 17.

12. Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*, Paris, Exils, 2000.

13. Erich Auerbach, « Philologie de la littérature mondiale » (texte de 1952), in *Où est la littérature mondiale?*, Saint-Denis, PUV, 2005, pp. 25-37, ici p. 26.

processus d'émancipation de l'espace culturel national, vécu comme périphérique, visant à entrer dans un espace littérairement dominant et à se constituer ainsi une légitimité littéraire. Comme l'explique Pascale Casanova dans son ouvrage *La République mondiale des Lettres*: « Le processus de décolonisation ouvre la dernière grande étape de l'élargissement de l'univers littéraire et marque l'arrivée dans la concurrence internationale de protagonistes exclus jusque-là de l'idée même de littérature¹⁴. » Richard Jacquemond observe que la littérature arabe occupe une place marginale dans l'espace international parce qu'elle n'est pas assez traduite: « Pour exister dans cet espace, aujourd'hui, si l'on n'écrit pas en français ou en anglais, il faut être traduit dans une de ces deux langues [...] C'est parce que Mahfouz commence à être traduit en français et en anglais qu'il devient nobélisable¹⁵. » Contestant l'opinion de Casanova selon laquelle Paris continuerait à être le centre dominant de l'espace littéraire mondial, Jacquemond considère qu'« aujourd'hui, ce centre s'est déplacé vers Londres et New York¹⁶ ». Vouloir être contemporain implique, dès lors, l'entrée dans la concurrence littéraire internationale et le rapprochement avec des écrivains éloignés de l'espace géographique national. Ainsi, par exemple, Rashid s'adresse à l'écrivain japonais Yanasuri Kawabata dans *'Azizī al-sayyid Kawabata*¹⁷ (*Cher Monsieur Kawabata*). Et Rashshūd, dans *Tiṣṭifil Meryl Streep*, désapprouve le comportement de l'actrice Meryl Streep qui, dans le film *Kramer contre Kramer*, abandonne mari et enfant; il refuse qu'une telle attitude soit érigée en modèle à suivre par la femme libanaise.

Le difficile dialogue des cultures est abordé à travers des questions de genre. En plus d'être révélatrice des rapports de pouvoir et des tensions d'ordre éthique qui régissent les liens homme-femme, la guerre des sexes (« le lit ») reproduit une confrontation non encore réglée entre l'Orient et l'Occident, entre les traditions et la modernité, comme le dit El-Daïf en commentant son propre roman *Tiṣṭifil Meryl Streep*:

Je ne me lasserai pas de répéter que le lit est le lieu où se confrontent, souvent violemment, l'Occident moderne et l'Orient traditionnel. Par

14. Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999, p. 140.

15. Cf. Richard Jacquemond, « L'internationalisation de la littérature arabe moderne, du prix Nobel de Naguib Mahfuz (1988) à *L'Immeuble Yacoubian* (2006) », intervention prononcée à l'université Paris 8 lors d'une journée d'étude sur la traduction et la mondialisation, le 7 décembre 2007. Consulté en ligne sur www2.univ-paris8.fr. Najib Mahfuz a reçu le prix Nobel de littérature en 1988.

16. Jacquemond, *op. cit.*

17. Rachid El-Daïf, *'Azizī al-sayyid Kawabata*, Beyrouth, Mukhtārāt, 1995.

« lit » j'entends les mœurs et les valeurs morales. Les effets du choc de la modernité provoqué par la conquête d'Égypte par Napoléon Bonaparte continuent toujours de se propager et de s'approfondir dans le monde arabe. Ces effets ont fait qu'une dialectique de fascination et de répulsion se soit installée chez les Arabes envers l'Occident¹⁸.

La relation crispée avec l'altérité de l'Autre achoppera sur un sujet autrement plus épineux, celui de l'homosexualité, abordé dans *'Awdat al-almānī ilā rushdihī*¹⁹ (« *Le retour de l'Allemand à la raison* »). Issu d'une société arabe qui exalte la virilité (*fuḥūla/dhukūra*) et condamne le rapport amoureux entre des personnes du même sexe, le considérant comme un acte avilissant, contre nature et passible de prison, Rachid tente de comprendre l'homosexualité de son collègue allemand Joachim Helfer, sans vraiment y parvenir. Pour l'hétérosexuel arabe qu'il est, la différence devient une épreuve impénétrable. Toutefois, l'irruption de l'altérité provoque une confrontation non seulement avec l'Autre, mais aussi et surtout avec soi-même. Rachid observe, en une sorte d'aveu impuissant, les répercussions subies, sur le plan individuel, d'un héritage ancestral transmué en déterminisme social :

Malgré ma précaution, à tout moment, de la nécessité de pendre du recul vis-à-vis des comportements, des représentations et des idéologies de la société à laquelle j'appartiens, et bien que je sois de ceux qui s'exercent constamment à réexaminer leurs convictions personnelles et celles transmises par les groupes sociaux, beaucoup d'idées héritées de mon milieu s'immiscent en moi et agissent à mon insu sans l'intervention de ma conscience²⁰.

Différences et divergences semblent se dresser contre toute éventuelle poursuite de dialogue entre les deux hommes et par conséquent entre les deux cultures. La réponse de Helfer est un affrontement,

18. Rachid El-Daïf, « Le lit : un lieu de confrontation », intervention prononcée lors des 2^{es} Assises internationales du roman, in *Les Actes des Assises*, Lyon, 2008.

19. *'Awdat al-almānī ilā rushdihī*, Beyrouth, Riād al-Rayyis, 2006. Ce livre a suscité une polémique aussi bien autour du sujet lui-même que par rapport au genre littéraire duquel il relève. Ken Seigneurie considère que cet ouvrage est une biographie fictionnelle (« novelized biography »). Il écrit : « The narrator Rashid, [who] must be distinguished from the author Rashid al-Daif if one is to avoid an impoverishing reduction of the text's social relevance. » Cf. également Ken Seigneurie, *Chiasmus on Masculinity in Rashid al-Daif's How the German came to his senses*, papier présenté à la Modern Language Association Annual Convention, Philadelphia, décembre 2006. Yves Gonzalez-Quijano rejoint l'avis de Seigneurie. Voir son article « Un choc dans la bataille : le clash des programmes culturels », *Culture et politique arabes*, 12 novembre 2006, republié ici.

20. *Ibid.*, p. 12. La traduction est de nous.

une provocation en duel. Son livre²¹ s'intitule: *Die Verschwulung der Welt. Rede gegen Rede, Beirut-Berlin* (« L'Homosexualisation du monde. Discours contre discours, Beyrouth-Berlin ») et répond, point par point, aux allégations de Rachid. La réponse de l'auteur libanais, quand bien même elle succombe au conservatisme et à un dualisme réducteur, ne se soustrait pas à une profonde remise en question: « Suis-je vraiment traditionaliste à ce point-là²² ? ». Et, sous-jacente aux souhaits émis à l'adresse de son fils, se lit une autocritique: « Je voudrais, du plus profond de moi-même, que mon fils me ressemble mais en mille fois meilleur. Peut-être, aussi, je voudrais qu'il "nous" ressemble, à "nous" « les Libanais, arabes et orientaux, mais bien entendu sans aucune de nos tares archaïques²³. » Rachid est lucide sur le fait qu'il n'est pas aisé de se défaire des *habitus* millénaires et espère que la nouvelle génération réussira là où lui a tourné en rond. Il croit à la perfectibilité humaine; le temps est envisagé comme une dynamique ayant la libération comme horizon.

Dans ses aveux, Rachid va au bout de l'entreprise à laquelle les autorités allemandes ont convié les auteurs, résumée dans le titre du programme: « le divan oriental-occidental²⁴ ». Comme dans une sorte d'autopsychanalyse, il se livre à un dévoilement compliqué. Et comme dans tout dévoilement authentique, il s'agit de dire le minable, le malsain, le refoulé, le déplaisant, le scandaleux, condition *sine qua non* pour un dépassement possible. Loin de constituer une raison pour une rupture inéluctable du dialogue, les obstacles soulèvent le défi et repoussent les frontières interculturelles. Réajuster son champ de vision permettrait d'éviter les impasses des chocs mortifères de civilisation. C'est l'enjeu exprimé par ce constat: « Il faudrait beaucoup

21. Je me suis référée à la traduction arabe par Yūsuf Hījāzī, *Khiṭāb muqābil khiṭāb, Bayrūt- Birlīn*, Beyrouth, Manshūrāt al-Jamal, 2009. Version originale: *Die Verschwulung der Welt. Rede gegen Rede, Beirut-Berlin*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2006. Pour la traduction en anglais des deux livres (*'Awdat al-almānī ilā rushdīhi* et *Die Verschwulung der Welt*) par Ken Seigneurie et Gary Schmidt, voir *What Makes a Man?*, Center for Middle Eastern Studies, University of Texas, 2015.

22. *'Awdat al-almānī ilā rushdīhi*, *op. cit.*, p. 82.

23. *Ibid.*, p. 13.

24. « Le Divan occidental-oriental » est le programme d'échange culturel, sur trois ans, de 2002 à 2004, lancé par les autorités allemandes: deux auteurs (ils sont plusieurs à avoir tenté l'expérience) issus de pays et de cultures différents séjournent pendant un certain temps chacun dans le pays de l'autre pour y livrer ce vécu par la suite. Suite à la rencontre, à Berlin, pendant six semaines, de Rachid avec son homologue allemand Joachim Helfer et au séjour de ce dernier à Beyrouth pendant trois semaines, chacun d'eux a écrit un livre comme contribution au dialogue des cultures. Cf. les ouvrages cités plus haut.

d'échanges entre les deux sociétés, allemande et arabe, pour que suffisamment de sujets soient clarifiés²⁵. Une réflexion qu'il réitère à la fin du livre en faisant ses adieux à Joachim : « Il faudrait que beaucoup de choses soient dites pour que tout soit clair entre les Allemands et les Arabes²⁶. » Cet énoncé n'est pas une simple constatation, il révèle — comme dans le souhait émis à l'attention de son fils et par conséquent aux générations suivantes — la croyance en une temporalité, à terme, positive. La phrase se lirait alors : « un jour, lorsque beaucoup de choses auraient été dites, les rapports entre “eux” et “nous” deviendraient clairs et pacifiques. » *Aujourd'hui n'est pas encore demain...*

L'espace toujours ouvert à la parole, si difficile qu'elle soit, structure le projet littéraire de Rachid El-Daïf; l'expérience du « divan oriental-occidental » ne pourrait être comprise qu'en l'y intégrant. Ce à quoi il invite lui-même d'ailleurs : « Je ne sais pas en fait ce qui m'a tellement séduit [dans cette affaire], il se pourrait que je sois tout simplement face à un événement narratif, à une réalité littéraire qui m'intéresse au plus haut point par sa singularité propre à élargir l'horizon et à repousser les frontières, c'est d'ailleurs le sens de la littérature telle que je le conçois²⁷. »

Son entreprise littéraire se réfère aux sources de la culture arabe qui agissent encore souvent comme un destin, tout en se soumettant à une dynamique de réévaluation des normes qui régissent ces dernières. Ce faisant, il réinvente des choix esthétiques, linguistiques, formels qui définissent sa position dans cet espace, une position autonome, lucide, se déployant hors des limites nationales, dans l'univers littéraire mondial, sans pour autant y perdre ses marques. Rachid El-Daïf réussit ainsi à transformer la question anxiogène des frontières culturelles à l'ère de la globalisation en une expérience esthétique singulière à forte charge critique.

25. *Ibid.*, p. 80.

26. *Ibid.*, p. 91.

27. *Ibid.*, p. 82-83.